

La « ville-tour » : fiction et visée prospective

Regards croisés sur deux romans d'anticipation : I.G.H. de J. G. Ballard et
Les monades urbaines de R. Silverberg

*The « ville-tour »: fiction and foresight. Cross cultural perspective on two
futuristic novels: High-Rise by J. G. Ballard and The World Inside by R. Silverberg*

Laurent Viala



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/5418>

DOI : 10.4000/gc.5418

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 101-120

ISBN : 978-2-343-14135-0

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Laurent Viala, « La « ville-tour » : fiction et visée prospective », *Géographie et cultures* [En ligne], 102 | 2017, mis en ligne le 23 novembre 2018, consulté le 27 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/5418> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.5418>

La « ville-tour » : fiction et visée prospective

Regards croisés sur deux romans d'anticipation : I.G.H. de J. G. Ballard et Les monades urbaines de R. Silverberg

The « ville-tour »: fiction and foresight. Cross cultural perspective on two futuristic novels: High-Rise by J. G. Ballard and The World Inside by R. Silverberg

Laurent Viala

- 1 Les représentations de la ville dans la littérature constituent le champ dans lequel ces travaux s'inscrivent. L'analyse porte sur deux romans de science-fiction : IGH¹ (*High Rise*, 1975), pour *Immeuble de Grande Hauteur*, de J. G. Ballard (1930-2009), romancier anglais, et *Les Monades urbaines*² (*The World Inside*, 1971) de R. Silverberg (1935-), auteur de science-fiction américain. Dans les deux cas, l'anticipation politique domine. Elle relève d'une littérature de l'imaginaire mettant en perspective des situations sociales et urbaines critiques.
- 2 Dans les années 1970, l'histoire du monde occidental connaît un moment de rupture. Le rapport moderne de la société à ce monde, qui s'épuise, connaît une inflexion. Les modalités d'intelligence de la réalité « postmoderne » sont questionnées. La société tout entière est concernée, y compris le champ scientifique. Sur le plan de l'architecture et de l'urbanisme, les principes modernes incarnés par la Charte d'Athènes s'essouffent. Mais, simultanément, une autre réalité est mobilisée, celle des immeubles de grande hauteur, de la verticalité. Les USA connaissent une deuxième vague d'immeubles de ce type après celle des années 1930 et avant la reprise des projets autour de 1990. À partir de 2000, le phénomène s'intensifie en quelques points de la planète (Didelon, 2010). Dans le champ de la littérature de science-fiction, le changement s'incarne dans l'émergence de la New-Wave relayant les préoccupations du monde en encourageant par exemple un nouvel équilibre homme/nature. Si Silverberg doit être situé dans une post-New-Wave, Ballard s'inscrit pleinement dans cette mouvance. Il est l'auteur britannique emblématique de cette époque qui fait la promotion d'une science-fiction renouvelant le genre en trouvant son inspiration dans

le monde tel qu'il se donne à voir (« *real fiction* » (Paquot, 2009)) à ce moment-là en Angleterre, en Europe et finalement partout en occident.

- 3 Le thème de la verticalité est central dans chacune des deux œuvres. Les auteurs ne s'en tiennent pas à la description d'un décor dans lequel une histoire se déroulerait. La construction du récit repose sur un dispositif narratif impliquant un ordre social et urbain empreint de verticalité, producteur d'un monde, d'une société, d'une ville, d'un habiter faits d'ambiances régies par cette orientation. La faisabilité technique de la ville verticale, son fonctionnement ou sa gestion restent des aspects secondaires. Par contre, l'enjeu social et humain est valorisé du fait de la nature et du poids du changement introduit par le passage aux logiques verticales. Juger des possibles d'un habiter vertical, c'est-à-dire de la relation de chacun et de tous à un monde qui verrait ses coordonnées socio-spatiales guidées par une verticalité tous azimuts, constitue un préalable à la possibilité d'en envisager une prospective. L'habiter vertical suppose de revoir le sens accordé à « habiter ». Il s'agit d'une hypothèse dont on peut prédire qu'elle se vérifiera au moment d'apprécier le potentiel prospectif de la littérature de science-fiction. Les mondes verticaux esquissés s'accompagnent d'un ordre social et/ou politique sclérosant peu propice à l'habiter tel qu'il se définit encore aujourd'hui dans sa relation à l'ouvert et aux principes éthiques et moraux inhérents.
- 4 Le choix de ces romans est également motivé par la nature même des scénarios proposés, qui se lit dans l'intensité du rapport aménagé entre réalité et fiction. De ce point de vue, *IGH* offre un scénario réaliste (Celka, Vidal, 2011), si l'on met de côté les ressorts propres au récit (Delville, 2011), tandis que la proposition de Silverberg ouvre sur une perspective nourrie par un imaginaire qui, bien que façonnant un monde réaliste, introduit une part d'étrangeté due à la teneur futuriste du roman. Les deux œuvres constituent des classiques du genre³ et font de la ville verticale le nœud du récit, de façon très explicite avec Ballard qui intitule un chapitre « La ville verticale », comme avec Silverberg et le dimensionnement extrême des monades évoquant des tours de mille étages là où Ballard dessine des immeubles d'une quarantaine de niveaux. Ce constat n'est pas anecdotique car il laisse d'emblée penser que la hauteur compte moins qu'on ne l'imagine et que la logique de l'enfermement, de la rupture avec le monde extérieur, est plus déterminante.
- 5 Le décryptage proposé prend à bras-le-corps les rouages inhérents à cette organisation territoriale verticale prioritairement à l'échelle de la tour et non de l'agglomération, favorisant ainsi l'idée de « ville-tour », examine leurs fondements comme leurs incidences urbaines, sociales, technologiques et économiques, qui conduisent à la mise en question sous-jacente de thèmes et de problématiques très actuelles : ville intelligente, agriculture urbaine ou du moins état de la relation historique entre ville et campagne, ségrégation sociale, violence, insécurité, contrôle social, pouvoir, etc. Autant dire, nombre d'enjeux qu'un urbanisme vertical aura à considérer. Dès lors, n'y a-t-il pas lieu d'entrevoir dans le monde imaginaire que dessinent ces histoires, la possibilité d'une prospective de l'habiter vertical ? Quatre points structurent la réponse. Si les trois derniers restituent l'analyse et conduisent à une conclusion à conforter, le premier offre les clés de la bonne compréhension de la problématique posée et de l'analyse réalisée.

Positionnement et contexte

Prospective et science-fiction : les prémices d'une association possiblement fructueuse

- 6 La prospective renvoie à l'idée d'anticipation de futurs possibles par la mise en perspective des tendances actuelles. En 1969, la *Revue internationale des sciences sociales* y consacre un de ses numéros. L'on y parle encore de futurologie (Piganiol, 1969, p. 551) alors que la notion de prospective émerge en 1957. « À l'origine, elle qualifie simplement une attitude [...] qui consiste à prendre des décisions non seulement comme conséquence d'une situation existante [...], mais aussi [...] en vue des conséquences à long terme. L'avenir [...] résulte de l'ensemble des décisions d'aujourd'hui : celles-ci, par suite, ne peuvent être prises correctement qu'à la lumière de l'idée qu'on se fait du futur, étant bien entendu que l'on reconnaît qu'une partie au moins de ce futur peut être orientée et non entièrement subie » (*ibid.*). Depuis, la démarche prospective a été adoptée. Le futur ne se devine pas, ne se prévoit pas, mais se comprend et se construit. Les propos rapportés de la fin des années 1960 vont jusqu'à rappeler que « [...] les hommes s'exercent depuis longtemps à ce jeu, soit sous une forme littéraire – ce sont les romans de science-fiction – soit sous une forme plus scientifique, au sein de comités de “sages” [...] » (*id.*, p. 552). Quarante-six ans plus tard, qu'en est-il ? Deux éclairages de nature différente renseignent la question. Le Centre d'analyse stratégique (France Stratégie) produit une note⁴ (2012) intitulée « La science-fiction, du miroir de nos sociétés à la réflexion prospective ». On y lit l'intérêt d'associer ces deux champs : « entre projection prospective et songe romanesque, les récits de science-fiction ont ainsi leur place dans la réflexion collective sur nos choix d'avenir » (CAS, 2012, p. 1). Le deuxième éclairage explore les fondements de ce rapprochement. M. Uhl (2012) interroge : « comment, de quelle manière et selon quels critères, le récit de science-fiction joue-t-il un rôle de prospective, c'est-à-dire, dispose-t-il d'un pouvoir créatif, en donnant à voir le monde en train de s'inventer ? » (Bérard, Uhl, 2012, p. 22). Sa réflexion la conduit d'une part à valoriser la « temporalité spécifique de l'attente » c'est-à-dire « l'intégration du futur dans le présent », d'autre part à relever que « plus que l'image de la société dans laquelle on vit, plus que son inconscient pulsionnel, c'est un imaginaire social que la science-fiction met en scène. [...] Un imaginaire en train de se constituer [...] » (*id.*, p. 32). Bien entendu, l'œuvre littéraire ne répond pas précisément aux cadres de la prospective. Ce n'est donc pas sur la pertinence des moyens mis en œuvre par ces écrivains, finalement libres, méthodologiquement parlant, de générer ces futurs, qu'il s'agit de s'arrêter, mais davantage sur le résultat obtenu. C'est en ce sens que le recours à cette référence est possible.
- 7 L'enjeu méthodologique, face à ces œuvres valant terrain (Kneale 2003, Ultav 2006), tient dans la saisie de ce monde fictionnel, finalement assez réaliste, fait d'individus, de groupes, d'une organisation, de phénomènes sociaux, autrement dit d'un habiter. Replacer ces mondes imaginaires dans une forme de prospective est d'autant plus envisageable que les récits perspectifs de Ballard et Silverberg intègrent les tendances observables au moment où ils sont formulés. Une prospective de l'habiter vertical renvoie à l'évaluation des futurs possibles pour l'homme tenu de répondre à des contraintes majeures (démographie galopante, concentration des populations dans les

grands pôles d'emploi, rareté des énergies fossiles, consommation économe des espaces, etc.) et donc d'imaginer des solutions répondant à ces obstacles. *Archéologies du futur* de F. Jameson (2008) et précisément le second volume qu'a donné la traduction française (*Penser avec la science-fiction ?*) guide la démarche. Sans doute est-ce dans les contenus tranchés de la science-fiction faisant la promotion d'une humanité radicalement différente de celle encouragée par le capitalisme, que les réponses sont à chercher ? L'habiter vertical, la ville verticale, l'urbanisme vertical annoncent-ils un tel renouveau ? Jameson affirme que ce genre littéraire, les histoires qu'il livre, n'essaient pas de nous faire décrocher de notre présent pour nous faire rêver d'un ailleurs improbable, mais qu'au contraire la science-fiction fournit à chacun les armes pour une meilleure appréhension d'un présent mortifère. Ainsi, les mondes imaginaires mobilisés n'ont pas nécessairement besoin d'être saisis à l'aune des raisons à l'origine de leur développement ; ils peuvent être lus pour ce qu'ils sont à savoir le reconditionnement postmoderne de l'existence humaine.

- 8 La démarche explore les possibles d'une urbanisation verticale de nos villes, en réponse à des contraintes diagnostiquées, ou simplement en référence à une intelligence des mondes verticaux entendus comme expression d'un ordre territorial (politique, social) nouveau qu'il faut pouvoir appréhender dans ses rapports d'opposition ou de collaboration avec la réalité horizontale héritée (Harris, 2015). La posture adoptée saisit cette possibilité en mobilisant la littérature de science-fiction, les mondes qu'elle organise et qui deviennent des ressources susceptibles de contribuer à la connaissance en la matière. La recherche n'hésite plus à ancrer les romans de science-fiction dans le champ de la littérature. La revue *ReS Futuræ* en rend compte avec clarté et vigueur. Cette entrée disciplinaire n'est toutefois pas la nôtre. Elle fait cependant l'objet d'une grande attention car un rapprochement méthodologique avec les sciences sociales supporte le mode opératoire finalement retenu. Des travaux récents montrent sa possibilité en mobilisant la littérature de science-fiction (Wells, Ballard, Gibson) pour investir les représentations de la verticalité au XX^e siècle et révéler leur potentiel critique (Graham, Hewitt, 2015). Ces mêmes auteurs avaient d'ailleurs signalé la nécessité de dégager la recherche urbaine de la logique de l'horizontalité propre au développement de nos territoires (Graham, Hewitt, 2013), encourageant ainsi les études urbaines à amorcer un tournant vertical. Cet article s'inscrit ainsi dans la perspective d'une intelligence des mondes verticaux en misant cependant sur une expression singulière : la « ville-tour ». À quelle(s) question(s), une telle organisation répond-elle ? Quels cadres de vie développe-t-elle ? Quels lieux, quelle urbanité, génère-t-elle ? Quelles sont les incidences majeures pour l'habitant ? La littérature d'anticipation simule des mondes plutôt réalistes. Les investir méthodiquement est une priorité. Si la recherche a considérablement éclairé l'œuvre de Ballard (Kraitsowits, 2011), elle reste moins diserte au sujet de Silverberg. En l'état d'avancement de nos propres travaux, l'existant est réduit, du moins assez transversal, donc peu frontal⁵.

Un ancrage épistémologique en géographie et méthodologique en géocritique

- 9 L'entrée par la littérature ne surprend plus. La géographie a su s'ouvrir aux autres disciplines et à des objets longtemps restés à distance. Le redéploiement de la géographie culturelle en France au contact de la dynamique anglo-américaine a

favorisé cette évolution. L'investissement par le géographe de la ressource littéraire dispose désormais d'un socle stable.

- 10 Fort d'une expérience ancienne, B. Lévy (1997) pose le champ des possibles entre littérature et géographie. Point de lutte entre une géographie humaniste et son attachement à la personne, et la géographie culturelle mobilisant une approche plus sociétale. Point d'incompatibilités entre la science géographique et l'art littéraire, mais une opportunité d'enrichissement réciproque face à l'objectif de connaissance et d'intelligence du monde. Sa synthèse historique (2006) ne contredit en rien ce qu'il formulait dix ans plus tôt. Hors du monde francophone, les recherches menées notamment par J. Kneale signalent des pistes à explorer. C'est le cas avec l'ouvrage codirigé avec R. Kitchin dès 2002 : *Lost in Space: Geographies of Science Fiction*. La thématique des mondes imaginaires développée par la science-fiction, en général, et les œuvres d'anticipation, en particulier, fait dès lors l'objet d'une attention ciblée. Un an plus tôt, ces auteurs (Kneale, Kitchin, 2001) restituaient dans la revue *Progress in human geography* une recherche, impliquant un matériel volumineux (notamment trente-quatre romans), contribuant au dessein de la ville de demain par l'investissement d'un sous-genre science-fictionnel, le cyberpunk. Mais au moment de conclure ils insistaient sur le fait que c'est moins la ville réelle du futur qui se livre qu'une critique des temps et espaces urbains actuels en prise à une modernité qui n'en finit pas de mourir. Autrement dit, c'est la condition postmoderne qui s'exprime et révèle les pistes possibles. Dans *Secondary Worlds: Reading novels as geographical research* (2003), J. Kneale dispense quelques conseils méthodologiques au géographe désireux d'investir le champ de la littérature de science-fiction, et assure la promotion de ces géographies littéraires⁶ nourries d'échanges transdisciplinaires. Le dialogue (2003) qu'engagent M. Brosseau et M. Cambron renforce l'intérêt pour ce nécessaire voisinage. Les *Cahiers de Géographie du Québec* (2008) prolongent d'ailleurs l'effort en confiant à M. Bédard et C. Lahaie la responsabilité d'un numéro dédié à cette rencontre. Les années 2000 seront également marquées en France par la série de colloques, initiée par P. Hyppolite qui rapprochera architecture, littérature et espace. En 2014, M. Collot plaide *Pour une géographie littéraire* tandis qu'en 2015, l'organisation par M. Rosemberg des Journées d'études « La spatialité littéraire au prisme de la géographie » (*L'Espace géographique*, 2016) comme la tenue du colloque « Littérature et géographie : l'écriture de l'espace à travers les âges » à l'initiative de E. Péraldo, ou encore la thématique du Festival international de Géographie : « Les territoires de l'imaginaire. Utopie, représentation, prospective », témoignent de la vivacité de ces thèmes et de leur croisement.
- 11 Méthodologiquement, la géocritique est mobilisée (Westphal, 2007) bien qu'elle s'applique difficilement aux territoires et lieux imaginaires, ceux précisément promus par la science-fiction. La géocritique repose notamment sur une approche dite géocentrée. Un des fondements théoriques mobilisés par l'auteur passe par la référentialité. Elle exprime la relation entre le monde réel et celui de la fiction. Le roman de science-fiction serait sur ce plan dans l'incapacité partielle ou totale de rendre compte de ce lien. B. Westphal⁷ et C. Lahaie, relativement à un autre genre réfractaire (la nouvelle), relativisent : « Plus importante encore est peut-être la nécessité de mettre en veilleuse le dogme référentiel qui est à la base de nombre d'études géocritiques. Concevoir la référentialité comme un spectre plutôt que comme une donnée obligée du texte, littéraire ou filmique, permettrait d'ouvrir la géocritique à de nouveaux horizons ». Elle poursuit : « Nous croyons néanmoins que même le plus

faible potentiel mimétique ou le plus infime degré de référentialité autorisent une approche géocritique, ne serait-ce qu'en raison du fait que le dramaturge, le cinéaste, le romancier, le nouvellier et le poète finissent toujours par ancrer leur univers, qu'il soit prégnant ou évanescent, dans le vécu humain, un vécu qui ne peut se délester totalement de ses contingences spatiales » (Lahaie, 2011). Ainsi, les romans étudiés, sans afficher un référentiel fort, proposent un monde fait de verticalité qui s'incarne dans la tour. La référentialité se joue alors entre l'expression d'une verticalité d'origine (celle observable depuis le temps de l'écriture) et une verticalité radicale projetée dans/par l'œuvre. Cette verticalité est prise dans l'interpénétration de la fiction qui flirte avec le réel, et du réel qui, débordant parfois de lui-même du fait d'une modernité en surchauffe, revêt les apparences de la fiction.

Verticalité : des représentations socio-spatiales attendues

- 12 Ballard et Silverberg renseignent le cadre bâti de leurs histoires. Si les contextes narratifs diffèrent, un monde urbain vertical se dessine en une représentation formelle réaliste pour le premier et davantage ancrée dans un imaginaire futuriste chez le second.
- 13 D'un côté donc, un complexe de cinq tours de béton et de verre distantes de quatre cents mètres chacune. Elles se déploient sur quarante étages accueillant mille appartements et une grande diversité d'équipements (I441-443)⁸ permettant de parler d'une « petite ville verticale de deux mille habitants » (I444) installée en toute autonomie sur une zone délaissée de deux kilomètres carrés à trois kilomètres du centre de Londres, dont « le profil déchiqueté [...] évoquait l'encéphalogramme tourmenté d'une crise mentale non résolue » (I445). Cette métaphore étonnante justifie l'arrivée de cette population dans ces immeubles : rompre avec le monde hérité, vieillissant, s'adaptant difficilement au changement. La solution : se mettre à distance de cet environnement et accéder à une habitation garantissant des réponses appropriées aux exigences de sécurité, de services, de confort, de calme, etc., et à un état socio-psychologique perturbé quelque peu exacerbé par l'auteur, mais faisant clairement écho au développement moderne de Londres au tournant des années 1970.
- 14 De l'autre, la constellation urbaine de cinquante monades rassemble quarante millions d'habitants. L'attention se focalise sur la monade 116, tour effilée de trois mille mètres en béton précontraint et ses presque neuf cent mille habitants répartis sur mille étages. L'organisation de la monade repose sur vingt-cinq cités, occupant chacune quarante niveaux, qui développent leurs cultures et langues (M29). Des villages autonomes composent chaque cité (M25). Ici, pas de choix. Chaque habitant appartient à une monade. Les temps ont changé. La démographie galopante encouragée, associée à la volonté de stopper l'étalement et la consommation des espaces (M26), propres aux temps pré-monadiaux, a conduit à ce mode de développement. L'essentiel des terres est réservé à la production. L'existence de fermes marines est mentionnée (M26). Mis à part le lien avec l'extérieur pour l'approvisionnement, l'autonomie est totale (écoles, hôpitaux, théâtres, terrains de sport, maisons de culte, pistes d'atterrissage, etc.). L'objet architectural et urbain est décrit : « le bâtiment a été élevé autour d'une colonne centrale de deux cents mètres carrés qui abrite les services » (M26) et l'ensemble bénéficie « d'équipements ultramodernes. Irrigation thermique pour tous,

ascenseurs et descendeurs super-rapides, écrans tridimensionnels, un système révolutionnaire de programmation de livraison de repas à partir des cuisines centrales [...] » (M52). L'accumulation de la chaleur corporelle comme le recyclage de l'ensemble des déchets ou la transformation de l'urine en eau potable sont au nombre des facilités offertes. Sur le plan urbain, « les bâtiments sont implantés géométriquement de façon à former une série d'hexagones à l'intérieur d'une aire plus vaste. De larges pelouses vertes parfaitement entretenues séparent les édifices » (M48-49).

- 15 Cette projection de la ville dispose d'un socle de matérialité assez conventionnel. Rien d'extravagant si ce n'est pour les monades un surdimensionnement préfigurant la quête des hauteurs devenue aujourd'hui familière. À l'intérieur des tours, l'organisation sociale répond à un schéma tout aussi convenu si l'on ignore les ambiances décadentes inhérentes au récit de Ballard et l'ordonnement imaginé par Silverberg qui mêle à la puissance de la règle la perversion de la transparence généralisée.
- 16 Deux idées, développées ci-après, retiennent cependant l'attention. Elles dialogueraient aisément avec tout ce que la littérature et le cinéma de science-fiction ont depuis toujours produit. À ceci près que, en l'occurrence, les mondes imaginés génèrent une étrangeté suffisamment marquée pour renvoyer le lecteur aux limites de son expérience, mais raisonnablement développée pour ne pas le projeter au-delà du réel.

Matérialité de la lutte pour la position sociale : centre et sommet

- 17 Si, historiquement, elle a pu parfois se lire dans la verticalité, l'ascension sociale s'est de façon plus prégnante rendue visible dans l'horizontalité de nos territoires selon un jeu socio-spatial désormais complexe entre un centre et ses périphéries. Ici, la verticalité est la seule voie praticable. Gravier les marches vers des sphères sociales élevées, plus enviables, donne à la métaphore de l'ascenseur social un tour concret : l'élévation sociale passe par l'ascension physique de la tour. Celui qui ambitionne cette promotion devra gravir chaque étage. L'ascenseur, rapidement hors service, ne suffira pas. Les résistances seront fortes. Les positions seront défendues âprement car les places seront chères. Une véritable lutte pour accéder aux positions dominantes s'engage avec les derniers étages de la tour en ligne de mire. Dans un cas (M), la conquête des hauteurs relève de l'accomplissement professionnel et donc du franchissement mérité des différents paliers pour rejoindre le cercle fermé des administrateurs de la monade depuis la cité la plus proche du ciel. Dans l'autre (I), cette aspiration repose sur l'insatisfaction de certains habitants qui considèrent qu'il y a un décalage entre l'idée qu'ils se font de leur rang social et l'étage qu'ils occupent. « Helen raisonnait en termes de promotion sociale, bien entendu, il s'agissait en réalité d'emménager dans un meilleur environnement, de quitter ce faubourg prolétaire pour aller vivre dans les quartiers chics compris entre les quinzième et trentième niveaux, là où les couloirs étaient propres et où les enfants n'en seraient pas réduits à aller jouer dans les rues, là où l'on respirait la tolérance et le raffinement » (I500). La logique repose parfois sur une ambition moins louable : il vaut mieux être au sommet et exercer un contrôle que rester dans les étages inférieurs et subir. Ballard installe l'architecte du complexe au dernier étage de la tour. Très vite, il devient la cible à atteindre car assimilé à son œuvre. Il devient rapidement le responsable d'une situation qui dégénère. Wilder, autre personnage clé d'IGH, poursuit non sans difficulté ce seul objectif : « Pour lui, il n'y avait plus qu'une direction désormais : aller vers le haut »

(I606). La conquête des places engendre une lutte de classes qui conduit à une « bipolarisation de la vie de l'immeuble » et l'apparition d'un « État-tampon » (I465) sur les vingt niveaux intermédiaires. « Ce qui irritait Wilder plus que tout était de voir comment un agglomérat apparemment homogène de gens aux revenus élevés avait pu se scinder en trois camps hostiles. Les vieilles divisions sociales fondées sur la puissance, le capital et l'égoïsme avaient ressurgi, ici comme ailleurs. De fait, c'était bien à une redistribution verticale des trois classes traditionnelles que la tour avait d'ores et déjà procédé » (I508). Cette lutte des classes, née de petits tracassés du quotidien, parfois liés au voisinage, conduit progressivement à l'observation d'un « état de guerre » (I577). Un vocabulaire adapté en rend compte : raid, front, barricades (I586), couvre-feu (I603), commando (I578) ; des stratégies sont formulées, des places conquises, des points névralgiques (ascenseurs) convoités puis contrôlés, etc. avec une seule ambition : « la colonisation de l'immeuble tout entier » (I563). La mise en scène de Ballard reprend la ligne critique de son engagement intellectuel face aux excès déguisés en possibles de l'œuvre capitaliste.

L'enfermement dans l'ordre vertical comme dimension constitutive de la société

- 18 L'organisation de la vie verticale est liée à la volonté de se tenir à l'écart d'un monde. Mais les motivations premières sont autres. Les situations renvoient dans un cas (M) à la nécessité de faire face à une croissance démographique galopante encouragée, et dans l'autre (I) à une forme de lassitude de vivre dans un monde qui ne répond plus aux attentes, notamment en matière de sûreté, de mobilité et d'encombrement. Le cadre explicatif de la grande hauteur signale la démarche volontaire d'habitants ayant abandonné leur vie ouverte sur le monde pour une retraite à distance, à l'abri des tracassés. Pensant échapper à cette modernité, ils se laissent prendre à son piège. Avec Silverberg, l'affaire est tout autre. La modernité à l'œuvre, incarnée par les monades urbaines, apparaît sous les traits d'un renoncement universel à la diversité par une redéfinition des valeurs et principes fondamentaux de la vie en société, qui prend la forme de l'acceptation joyeuse d'une destinée faisant du nombre (la croissance démographique infinie comme moteur) son point de satisfaction (M164-165). Les monades sont en rupture avec l'extérieur, réduit à sa plus simple expression de lieu-ressource. Si la relation est vitale, ce monde à part ne se visite pas : il dispose de sa réalité encore imprégnée de témoignages de l'époque pré-monadiale. On ne quitte pas la monade (M39). En effet, elles restent étrangères les unes aux autres sauf lorsqu'il s'agit d'amorcer le peuplement d'une nouvelle (M38). « Jamais il n'est sorti de la tour. Pour quoi faire ? Ses amis, sa famille, toute sa vie, sont contenus ici. Rien n'y manque [...] Devant son pupitre électronique il a accès à n'importe quelle œuvre d'art considérée comme humainement sanctifiante » (M99). Avec une grande ironie, la monade consacre l'enfermement propre à la maison individuelle.
- 19 Dans *IGH*, la configuration extrêmement différente produit des conséquences identiques. En effet, la focalisation sur la vie à l'intérieur de l'immeuble est exclusive. Le monde extérieur reste évanescent, insignifiant, voué à disparaître. « La vie dans les tours exigeait un certain type de comportement, soumis, réservé, peut-être même un peu désaxé. Un psychotique prendrait son pied, ici, songea Wilder » (I508). C'est précisément l'analyse que l'on peut produire après avoir saisi les contours de la vie

dans la monade. Le réalisme de Ballard souligne que « le vandalisme avait ravagé ces grands ensembles depuis leur mise en service. Chaque taxiphone démolé, chaque poignée arrachée à une porte-coupe-feu représentait un acte de résistance contre le décervelage » (I508). Le refus du monde façonné par Silverberg transite par des actions bien plus subversives, exigeant un haut niveau de conscience critique (le décervelage étant une œuvre fondatrice aboutie), qui place leurs auteurs dans des positions délicates : être considéré comme « anomo » (inapte à la vie en société, selon les règles imposées dans/par la monade) et contraint à l'exclusion c'est-à-dire la mort (« dévaler la chute » tel un déchet). Chez Ballard, rien de bien différent finalement. Les « errantes » (I479), femmes isolées divagant d'un niveau à l'autre, annoncent un changement. L'auteur fait d'ailleurs dire à l'un de ses personnages contemplant le grand ensemble du haut de sa tour : « ce n'était pas un environnement construit pour l'homme, mais pour son absence » (I468). Si bien que l'état de désordre généralisé qui règne dans la tour n'inquiète personne vivant hors de celle-ci. « État dans l'État plus vaste que formait le complexe », « la remarquable autorégulation de la tour » accomplit son œuvre en silence, ignorée du monde extérieur (I542) avec lequel les liens deviennent de plus en plus rares (I648).

Habiter vertical : transfiguration des valeurs sociétales

Adaptations psycho-physiologiques : entre abandon de soi et trouble ontologique

- 20 Ramener l'habiter à la question de l'habitat interroge le caractère pathogène de la ville verticale. Souffrant de cette réduction dans sa pensée, sa conception, sa réalisation et son appropriation, ne constituerait-elle pas un milieu où l'adaptation de l'homme exigerait du genre humain qu'il mute ? Ne conduirait-elle pas à une forme de soumission, de délégation du libre arbitre, de renoncement à prendre sa destinée en main ? La conception du bonheur revue et corrigée est intégrée par ses habitants. Silverberg en fait un aspect hautement revendiqué et fondateur de la vie en monade. Les habitants tirent leur satisfaction de vivre de ce monde hyper-réglé que la tour régule pour eux. La reproduction de l'espèce et la performance sexuelle motivent la vie quotidienne placée sous l'autorité bienveillante d'une croyance religieuse-laïque c'est-à-dire d'une reconfiguration du sens donné à l'existence. L'intérêt personnel, voire du foyer, serait supplanté par la transcendance d'une idéologie communautaire réussie que l'histoire humaine a déjà connue sans pouvoir en faire une solution viable. Avec *IGH*, il en va différemment. Un entrain quasi-mystique guide les habitants vers la mutation d'un monde se réalisant par et dans la transgression des valeurs éthiques, morales, sociales, politiques, ayant tenu la société, mais rencontrant leurs propres limites, et annonçant ainsi la fin de l'humanité. L'œuvre de Ballard a bien souvent été guidée par le cataclysme, la catastrophe (Chelebourg, 2012 ; Musset, 2012 ; Kyrou, 2006) annonciateurs d'une « apocalypse ambiguë » (Firsching, 1985). Ici, point de sécheresse ou de guerre, simplement l'homme dépassé par la réalité de son monde auquel il ne parvient plus à se relier. L'enfermement vertical exacerbe les échanges et de la seule coprésence en un lieu naît la tension. Les personnages sont pris dans un engrenage qui leur échappe. Tous souffrent d'insomnie, « un mal endémique dans la tour » (I451). Mais « [...] les habitants ne sont même pas en cause, c'est la tour » (I499). « La tour s'arrangeait pour nourrir les pulsions les plus mesquines » (I466), et progressivement

les comportements témoignent d'un monde en perdition. La débauche l'emporte. Le sexe, la pornographie et l'alcool viennent rythmer le temps. De là, l'émergence d'un nouveau type social généré par le monde de la tour (I483) voire d'un humain dont le régime existentiel serait ontologiquement revu : « l'homo urbamonadis » (M103) ou « l'homme monadial », « nouvelle espèce », (M110) fruit d'une sélection évacuant ceux qui ne sont pas disposés à se soumettre à la règle.

- 21 La mise en scène de la figure de l'historien par Silverberg permet d'interroger, au sein même du récit, l'existence de ce nouvel homme (M100-104). L'historien « [...] n'ignore pas, bien sûr, qu'en s'étalant horizontalement comme ils le faisaient, ils risquaient d'engorger la planète tout entière ; mais pourquoi craignaient-ils autant l'avenir ? Ils ne pouvaient manquer de présager les beautés de la civilisation verticale ! » (M104). Son interlocuteur lui précise que la liberté de chacun l'a emporté sur le reste considérant que l'emballement des naissances conduisait à un monde placé sous contrôle. Dans *IGH*, l'issue interroge en des termes proches. « Un nouveau type social allait naître dans la tour, une personnalité nouvelle, plus détachée, peu accessible à l'émotion, imperméable aux pressions psychologiques de la vie parcellaire, n'éprouvant pas un grand besoin d'intimité » (I483) et peut-être contraint à une mutation physique adaptée à la vie verticale : « la marche horizontale doit faire travailler des muscles différents » (M179). « Grâce à l'efficacité du mode de vie qu'elle engendrait, la tour supportait l'ensemble de l'édifice social et en assurait à elle seule le fonctionnement. Pour la première fois dans l'histoire, il devenait inutile de réprimer les comportements asociaux, et les gens se trouvaient libres d'explorer tranquillement leurs déviations et leurs fantasmes. [...] la tour représentait l'achèvement de tous les efforts de la civilisation technologique pour rendre possible l'expression d'une psychopathologie vraiment libérée » (I484-485). L'auteur invite l'architecte de la tour à faire le constat de la « naissance d'un nouvel ordre social » basé sur une hiérarchie rigide (I533) et « trois obsessions » régulatrices (I 626) : la sécurité, le sexe et la subsistance. La verticalité encouragerait ce type d'évolution et finirait par incarner le temps d'après l'humanité : « La verticalité considérée comme l'élément philosophique essentiel de la conformité humaine » (M248).

De l'ordre au chaos, du moderne au primitif : le brouillard postmoderne

- 22 Le rapport à l'ordre est omniprésent, et précisément avec Silverberg qui en fait le point d'équilibre de son roman (M15, 39, 62), s'incarnant dans l'affirmation d'un « moule culturel » (M20) misant sur l'absence d'intimité, le refus de toute frustration (M23) pour une harmonie et une stabilité de la société (M34). En conséquence, la « matrice urbaine » (M47) déploie un appareillage institutionnel efficace : police morale, ingénieurs moraux, centre d'accomplissement somatique (M128), planification des structures sociales du bâtiment (M62). Pour Ballard, l'altération de l'ordre établi, tout moderne, fait basculer la vie quotidienne de l'*IGH* dans le chaos. Avec cet état de guerre, les habitants adoptent des attitudes qui touchent à une forme d'expression primitive. « C'est à mains nues qu'ils régleraient leurs affaires » (I611) « dans des affrontements féroces et brefs » (I612), arborant des « peintures de guerre » (I656). Les soupçons de cannibalisme (I676), le festin autour d'un chien rôti (I442), le rôle du groupe de femmes hantant le sommet de l'immeuble et accueillant en une ambiance glauque, « couteaux aux lames effilées » entre leurs mains ensanglantées, les candidats

masculins au sommet (I673), comme les scènes décrivant « [...] les crânes, les ossements et les membres amputés de douzaines de cadavres » (I676) renforcent l'idée d'une mise en retrait de l'humanité par un retour au primitif affublé d'une raison, toute moderne, l'assignant à l'abject. Les monades ne sont qu'ordre. Rien ne contredit cette harmonie. Silverberg dépeint un monde dont les règles, principes et valeurs surprennent. L'ensemble repose toutefois sur un dispositif classique très tôt identifié, propre au récit dystopique, faisant de l'ordre total la garantie du bonheur pour tous. Avec Ballard, l'hyperréalisme place le lecteur en position d'observateur d'une situation bestiale alors qu'elle aurait pu incarner le bien-être architectural, l'urbanité exemplaire, le bon voisinage et les sociabilités équilibrées. Deux mondes se jouent de cet accord dont on sait qu'il est fragile, et offrent l'un et l'autre des issues qui interrogent les fondements de la vie quotidienne et la capacité de chaque individu à renoncer à son humanité. Toutefois, chez Ballard l'ordonnancement moderne initial ne satisfait pas les habitants qui, inconsciemment, ne supportent plus un monde les obligeant et les figeant dans leurs existences respectives. L'altération de l'ordre propre à la tour intervient comme un moment libérateur d'une normalité sclérosante. Les premiers signes de fragilisation de l'édifice social servent d'exutoires chez nombre de protagonistes. Très vite, le dysfonctionnement et le déchet s'immiscent en tout point de l'immeuble qui devient le théâtre d'une recomposition des voisinages sur le mode de la guérilla urbaine et de la défense du territoire (I553). La violence, la vengeance, le pillage, le viol, la mort ponctuent le récit qui associe à ces idées une part de désir. Une forme de jouissance accompagne la recherche sanglante de liberté sans contrainte ni tabou (I555). Le luxe, la propreté côtoient la saleté, le rebut. « Il accueillait presque favorablement cette dégradation de sa personne et de son environnement. [...] La crasse sur ses mains, ses vêtements malpropres, son hygiène en déclin, tout cela aidait à découvrir une version plus authentique de lui-même » (I576). Chez Silverberg, le rapport au déchet, valorisé, ne donne pas lieu à cette décadence même si l'homme devient également résidu à éliminer dès lors qu'il n'adhère plus à la vie monadiale. Conclusion que Ballard formule sur un mode plus symbolique : ne resteront dans l'immeuble que ceux qui adhéreront à l'ordre nouveau.

L'extase dans la verticalité : rejouer l'axe du monde

- 23 Telle une machine d'État qui broie, la tour développe une intelligence et une puissance hors du commun. Chacun œuvre à son bon fonctionnement : chez Ballard, en remerciant à titre posthume l'architecte d'avoir érigé la tour (I679) et donc rendu possible un nouvel ordre social qui logeait, à présent et pour les temps à venir, la destinée, la liberté et le plaisir de tous dans ce qui constitua l'interdit et devenait désormais souhaitable. Avec Silverberg, où la tour devient la solution indiscutable, de laquelle on ne peut s'abstraire, si ce n'est au prix de la vie. Chacun la craint et pourtant lui voue une passion. Elle est désignée responsable de tous les maux, mais rend dans le même temps possible le changement (I) ; un argument quelque peu guidé par un déterminisme de la forme. L'on rêvera de l'incarner tout entière, de la voir traverser les corps de part en part comme si elle pouvait donner une force inégalable, un pouvoir absolu, universel. Les habitants y trouvent une voie salutaire qui finit par leur faire ressentir physiquement la tour. « La pensée de l'immense masse de béton qui pesait sur lui ne le quittait pas, ni l'idée que son corps était le point de rencontre des lignes de force de l'immeuble » (I502). De « l'extase de la verticalité » (M251) à l'extase dans ou

par la verticalité. Devenir une monade, l'incarner, la ressentir profondément, être le tout et pas seulement une partie, tel est le message que délivre un personnage de Silverberg, jouant ainsi l'épisode babélien voyant l'homme guidé par son orgueil tenter d'offrir un fondement terrestre à sa quête d'harmonie céleste.

- 24 « Dieu soit loué », incantation récurrente de la monade. Ce Dieu fait preuve d'une tolérance sans borne vis-à-vis de comportements que la morale religieuse, parfois sociale et politique, réprime. Sous couvert d'une société laïque, complètement libérée, encourageant la transparence, une loi, celle de Dieu, s'impose à la conscience de tous. Ce Dieu prône l'accomplissement d'une nouvelle humanité encourageant au don de soi et à la multiplication. Dans la monade, la quête de la hauteur se termine par un saut monumental dans le vide : le dévalement volontaire et magistral de la chute pour toucher au céleste et fuir l'horreur de l'enfermement terrestre (M252). Chez Ballard, l'ultime moment voit la figure de l'architecte à terre, celle de l'habitant ordinaire hautement satisfaite du renouveau libérant des frustrations tirées de l'obligation d'observer les lois éthiques et morales, et celle de l'ambitieux en quête d'ascension sociale se disloquer en une scène sacrificielle : atteignant son but (le sommet), croyant faire corps avec la matrice, son destin s'annonce douloureux et sanglant (I672). Dans les deux romans, l'épilogue est le même : le retour au calme après les tentatives vaines de relier ciel et terre. Un nouveau jour se lève. Mais si la monade a vaincu les tentatives de déstabilisation et poursuit machinalement son œuvre, Ballard invite à considérer le grand changement survenu : une vie aux contours revus préfigure une humanité d'un genre nouveau, déjà-là chez Silverberg.

Ville verticale : rompre avec l'idée du condensateur social

- 25 La ville verticale se compose donc sur le mode du renoncement à l'ordonnement humain du monde par la promotion de valeurs mêlant ultra-liberté et idolâtrie. La contribution de la fiction à une prospective de l'habiter vertical se lit principalement dans les dérèglements dont témoignent ces fictions et ouvre notamment à la question de l'espace public et celle des conditions de conception d'une urbanité verticale éloignant de la figure du condensateur social (promue par le constructivisme russe en architecture dans les années 1920) qui domine dans les œuvres.
- 26 En effet, chez Ballard comme chez Silverberg, l'espace public est traité sur un mode mineur. La « ville-tour » ne propose pas de lieux de ce type. L'extérieur n'est plus un espace de référence. Tout se joue de ce point de vue comme pour les autres compartiments de la vie quotidienne à l'intérieur du bâtiment. Le monde intérieur s'arrange de l'absence d'espaces dédiés, formalisés et aménagés. Les ambiances générées dispensent une urbanité recomposée à l'aune des règles qui régissent la vie interne. L'espace public est déqualifié. Pourtant, une sphère publique existe et s'incarne en des lieux-clés de la tour. Peut-être faut-il d'ailleurs parler d'espace collectif et moins d'espace public, car ce qui s'y joue est motivé soit par un élan individuel, soit par un intérêt de groupe. Ainsi, chez Ballard, le supermarché, la piscine, le jardin n'incarnent bientôt plus le bien commun. Seuls les conflits d'intérêts de groupe s'y expriment encore. La possibilité d'un espace public se perd dans chaque appartement et dans le contrôle des ascenseurs. Le scénario de Silverberg consacre ce que l'on devine avec Ballard soit la perte de l'espace public tout à la fois espace aménagé nourri

d'usages et de pratiques, et lieu partagé, ouvert, en capacité d'accueillir la parole publique. La transparence généralisée dans la vie monadiale pose d'emblée l'impossibilité de ce type d'espaces. Tout est espace public, rien ne l'est véritablement.

- 27 Ballard et Silverberg aident à objectiver ces mondes : comprendre ce qu'ils sont, le changement qu'ils incarnent, mais également leur origine et le point de basculement entre un avant et un après. Le doute (M50,109) ne peut contrarier le caractère prospectif de ce que les auteurs ont consigné, et tout doit être fait pour que l'adhésion l'emporte tant chez les personnages que du point de vue du lecteur. Ballard confie à l'un des siens la mission de concevoir un film documentaire sur la vie quotidienne dans la tour. Il faut être en mesure de témoigner. Silverberg laisse l'historien de la monade rendre compte du monde pré-monadial comme pour mieux affirmer la réalité et la pertinence de l'organisation socio-spatiale depuis laquelle il parle. Dans ses notes, il a formulé une question à approfondir : la structure « éthique monadiale est-elle amoral, post-morale, pré-, im- ? » (M95). La conscience du renoncement à ce qui fait l'humanité de l'homme la motive, tout en ayant définitivement intégré, comme chacun, « l'épouvantable chaos qui régnait auparavant. Les libertés horribles ; l'atroce nécessité d'avoir à choisir. L'insécurité, la confusion. Le manque de guidages. L'informativité des contextes » (M100). Et de poursuivre sur un mode rappelant les théories désurbanistes : « L'ancienne philosophie expansionniste-individualiste a été abandonnée ainsi que ses conséquences [...] au profit d'une sorte de conscience collective centrée sur la croissance ordonnée et illimitée de la race humaine » (M101). Visionnant des images d'archives, il rappelle ce qui faisait « l'ancien monde » : « des maisons, des rues, [...] trois personnes vivant sur mille mètres carrés [...] des véhicules privés [...] des gens marchent en plein air [...], activité principale : la recherche de biens [...], ont-ils besoin de ce qu'ils achètent ? » (M102). Poursuivant, il interroge plusieurs sentiments (la jalousie), principes (propriété), tabous et interdictions qui tranchent avec le monde tel qu'il est devenu (M117). Pourtant, sa vie personnelle lui fera prendre conscience que sa compagne et lui ne sont pas de ce monde : « Nous avons un vernis d'éthique urbamonadiale, mais en dessous... la jalousie, l'envie, le sens de la propriété... » (M133).
- 28 La ville verticale supporte deux interprétations non exclusives l'une de l'autre. D'une part, une urbanisation horizontale du territoire à partir de tours nécessitant un urbanisme de la verticalisation. Ces situations sont bien connues aujourd'hui. D'autre part, celle que résumant les paysages offerts par les deux romans étudiés, à savoir la « ville-tour », contenue dans le bâti de grande hauteur, à distance de l'environnement extérieur, mais exigeant cette fois un urbanisme de l'espace vertical impliquant certes un effort majeur sur la matérialisation de l'espace public dans la verticalité mais également la nécessité de développer à l'échelle du bâti l'ensemble des fonctions urbaines utiles.
- 29 La possibilité de la ville verticale ne semble donc pas se jouer entre ce qui a été (années 1970) et ce qui est ou advient, mais entre ce qui relève de la forme dite hybride (Fenton, 1985 ; Fernandez [et al.], 2011) et ce qui n'est que l'expression d'une multifonctionnalité procédant par agrégation à l'image du condensateur social. La littérature sur le sujet pose clairement l'enjeu : la ville verticale ne peut se résumer à la figure du condensateur social, à la tour-machine qui contrôle et surveille (I484, M225), qui se donne comme organisme vivant, autonome, persécuteur (I515). Les analogies ne trompent pas : « termitière » (I507), « zoo vertical » (I624) ; « gigantesque standard humain » (M225) aux « murs comme des mains qui étouffent » (M167), autrement dit,

un « entassement vertical de cages » (I580). Les auteurs de *This is hybrid* confrontent en effet le condensateur social au bâtiment hybride. Ils précisent en substance qu'il est une structure en capacité d'agencer des programmes diversifiés, de favoriser l'interaction entre les différents usages urbains et de combiner les activités privées et publiques. Il favorise le logement, l'espace public et les équipements dans une large mesure pour résoudre la pénurie et le coût élevé du foncier, la mono-fonctionnalité et la complexité des projets. C'est donc par la mise en œuvre d'une architecture hybride que la « ville-tour » adviendra en échappant au monde promu par les deux romans. Sans cela, elle ne sera que la énième expression d'une idéologie (capitaliste, environnementaliste) visant à produire l'homme nouveau. L'actualité du concept d'hybridité s'explique par la complexité de notre monde globalisé ; il contribue aujourd'hui à sa meilleure appréhension et donc à son décryptage. Le statut des espaces en jeu comme celui des usages et pratiques associés, entretiendraient-ils une proximité avec ce concept dans l'aménagement d'une continuité spatiotemporelle entre modernité finissante et adaptation des formes de l'habiter vertical à la vie postmoderne ?

BIBLIOGRAPHIE

BALLARD James G., 2006, *IGH (High Rise, 1975), La trilogie de béton*, Paris, Denoël (Folio), p. 439-680.

BEDARD Mario, LAHAIE Christiane, 2008, « Géographie et littérature : entre le topos et la chôra », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 52, n° 147, p. 391-397.

BÉRARD Sylvie, UHL Magali, 2012, *La science-fiction : de la perspective à la prospective*, Montréal, Les cahiers de la CRSDD, coll. « Recherche », n° 8, 50 p.

BROSSEAU Marc, CAMBRON Micheline, 2003, « Entre géographie et littérature : frontières et perspectives dialogiques », *Recherches sociographiques*, vol. 44, n° 3, p. 525-547.

CELKA Marianne, VIDAL Bertrand, 2011, « Le futur, c'est maintenant. L'imaginaire dystopique dans l'œuvre de James Graham Ballard », *Sociétés*, vol. 3, n° 113, p. 39-47.

Centre d'analyse stratégique, 2012, *La science-fiction, du miroir de nos sociétés à la réflexion prospective*, Note d'analyse, n° 311, 12 p.

CHELEBOURG Christian, 2012, *Les écofictions : mythologies de la fin du monde*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 253 p.

COLLOT Michel, 2014, *Pour une géographie littéraire*, Paris, J. Corti, 270 p.

COLOMBINO Laura, 2012, « The house as skin », *European Journal of English Studies*, vol. 16, n° 1, p. 21-31

DELVILLE Michel, 2011, « J. G. Ballard et la perte du réel », *Les Cahiers du GRIT, Des fictions qui construisent le monde*, tome 1, p. 110-120.

DIDELON Clarisse, 2010, « Une course vers le ciel. Mondialisation et diffusion spatio-temporelle des gratte-ciel », *Mappemonde*, vol. 3, n° 99, [s.p.].

- FENTON Joseph, 1985, « Hybrid buildings », *Pamphlet Architecture*, vol. 11, New York, Princeton Architectural Press, 48 p.
- FERNANDEZ PER Aurora, MOZAS Javier, ARPA Javier, 2011, *This is hybrid. An analysis of mixed-use buildings*, Vitoria-Gasteiz, a+t architecture publishers, 277 p.
- FIRSCHING Lorenz J., 1985, « J. G. Ballard's ambiguous apocalypse », *Science-fiction Studies*, vol. 12, n° 3, p. 297-310.
- HARRIS Andrew, 2015, « Vertical urbanisms: Opening up geographies of the three-dimensional city », *Progress in Human Geography*, vol. 39, n° 5, p. 601-620.
- HEWITT Lucy, GRAHAM Stephen, 2013, « Getting off the ground: On the politics of urban verticality », *Progress in Human Geography*, vol. 37, n° 1, p. 72-92.
- HEWITT Lucy, GRAHAM Stephen, 2015, « Vertical cities: representations of urban verticality in 20th-century science-fiction literature », *Urban Studies*, vol. 52, n° 5, p. 923-937.
- HICKS Jeffrey Loyl, 2014, *The dystopian cityscape in postmodern literature and film*, Ph.D. English, University of California, Riverside, 256 p.
- JAMESON Fredric, 2008, *Archéologies du futur. Le désir nommé utopie. 2 Penser avec la science-fiction*, Paris, M. Milo, 287 p.
- KYROU Ariel, 2006, *Paranofictions : traité de savoir vivre dans une réalité de science-fiction*, Paris, Climats, 252 p.
- KITCHIN Rob, KNEALE James, 2001, « Science-fiction or future fact? Exploring imaginative geographies of the new millennium », *Progress in Human Geography*, vol. 25, n° 1, p. 19-35.
- KITCHIN Rob, KNEALE James, 2002, *Lost in space: geographies of science fiction*, London, Continuum, 211 p.
- KNEALE James, 2003, « Secondary worlds: reading novels as geographical research », in Alison Blunt *et al.*, *Cultural geography in practice*, London, Arnold, p. 37-51.
- KRAITSOWITS Stephan, 2011, *J. G. Ballard : inventer la réalité*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 212 p.
- LAHAIE Christiane, 2011, « Éléments de réflexion pour une géocritique des genres, *Epistémocritique. Littérature et savoirs*, vol. 9. <<http://epistemocritique.org/elements-de-reflexion-pour-une-geocritique-des-genres/>>
- LÉVY Bertrand, 1997, « Géographie humaniste, géographie culturelle et littérature. Position épistémologique et méthodologique », *Géographie et cultures*, vol. 21, p. 27-44.
- LÉVY Bertrand, 2006, « Géographie et littérature. Une synthèse historique », *Le Globe*, t. 146, p. 25-52.
- MUSSET Alain, 2012, *Le syndrome de Babylone : géofictions de l'Apocalypse*, Paris, A. Colin, 335 p.
- PAQUOT Thierry, 2009, « James Graham Ballard (1930-2009). Le visionnaire de la « real fiction » », *Hermès*, vol. 3, n° 55, p. 185-189.
- PELLETIER Vicky, 2014, *Circuler et habiter dans l'œuvre de James Graham Ballard : société, urbanité, fiction*, Doctorat en études littéraires. Université du Québec à Montréal, Montréal, 370 p.
- PIGANIOL Pierre, 1969, « La futurologie », *Revue internationale des sciences sociales*, vol. XXI, n° 4, p. 551-674.

ROSEMBERG Muriel, 2016, « La spatialité littéraire au prisme de la géographie », *L'Espace géographique*, vol. 4, t. 45, p. 289-294.

SILVERBERG Robert, 1974, *Les monades urbaines* [*The World Inside*, 1971], Paris, Le Livre de poche, 253 p.

ULTAV Zeynep Tuna, 2006, « Reading science-fiction novels as an architectural research method: the case study of J. G. Ballard's *High Rise* », *The Radical Designist Online Journal*, n° 1.

WESTPHAL Bertrand, 2007, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Les Éditions de Minuit, 278 p.

NOTES

1. Ce roman projette dans le quotidien (non daté) d'une population aisée, installée dans l'une des cinq tours formant un complexe de grand confort non loin du centre de Londres. De petits désagréments vont progressivement générer de fortes tensions entre habitants jusqu'à les engager dans une lutte féroce inter-niveaux/classes visant le maintien des positions élevées pour les uns et la conquête des étages supérieurs pour les autres.

2. 2381, la Terre compte 75 milliards d'habitants rassemblés dans des tours de mille étages (les monades). Dans ces villes verticales, les valeurs promues sont celles de la transparence totale, de la reproduction du même à l'infini et de l'abandon de tous à cette machine à habiter disposant de sa propre intelligence.

3. Au même titre que d'autres romans, fondateurs, qui, tout en préfigurant ce type de monde, ne l'ont quasiment jamais associé aussi étroitement à la verticalité : notamment, *Nous Autres* de Zamiatine (1920), *Le Meilleur des mondes* de Huxley (1931), *Les Cavernes d'acier* de Asimov (1954), *Un bonheur insoutenable* de Levin (1970).

4. Cf. également : actes de leur colloque *De la science-fiction à la réalité*, 2012.

5. Références récentes sur verticalité et science-fiction intégrant la référence à Ballard et/ou à façon plus rare Silverberg : Graham et Hewitt, 2015, à propos du décryptage de la hiérarchie sociale et des rapports de pouvoir ; Pelletier, 2014, à propos d'habitations et moins d'habiter ; Hicks, 2014, à propos de ségrégation sociale ; Ultav, 2006, sur un mode mineur à propos d'une modernité architecturale qui s'exprimerait ; Colombino, 2012, à propos des influences architecturales de Ballard.

6. Voir <http://literarygeographies.net/> ; <https://literarygeographies.wordpress.com>

7. Westphal fixe trois modalités du lien entre réel et fiction. Outre le consensus homo-topique et le brouillage hétérotopique, l'excursus utopique postule que le monde virtuel n'a pas de référent ou se situe en décalage par rapport à celui-ci.

8. I pour *IGH*, M pour *Monades urbaines*, n° page.

RÉSUMÉS

Les représentations de la ville dans la littérature constituent le champ dans lequel ces travaux s'inscrivent. L'analyse porte sur deux romans de science-fiction : *IGH* de J. G. Ballard (1930-2009), romancier anglais, et *Les Monades urbaines* de R. Silverberg (1935-), auteur de science-fiction américain. Dans les deux cas, l'anticipation politique domine. La construction du récit repose sur

un dispositif narratif impliquant un ordre social et urbain empreint de verticalité, producteur d'un monde, d'une société, d'une ville, d'un habiter, faits d'ambiances régies par la verticalité. Dans les années 1970, l'histoire du monde occidental connaît un moment de rupture. Le rapport moderne de la société à ce monde connaît une inflexion. Le changement touche tout autant les champs de l'urbanisme, de l'architecture que de la science-fiction, notamment, qui désormais fait de la réalité du moment sa principale source d'inspiration. Parallèlement, la construction de tours connaît un nouvel épisode de son histoire commencée au début de XX^e siècle. Le décryptage proposé prend à bras-le-corps les rouages inhérents à cette organisation territoriale verticale favorisant ainsi l'idée de « ville-tour ». Dès lors, n'y a-t-il pas lieu d'entrevoir dans le monde imaginaire que dessinent ces histoires, la possibilité d'une prospective de l'habiter vertical ? Méthodologiquement, l'approche géocritique est mobilisée. Après avoir examiné les fondements de la « ville-tour » et les mutations auxquelles elle conduit, l'article invite à situer la contribution de la fiction à une prospective de l'habiter vertical principalement dans les dérèglements dont témoignent ces fictions. Deux enjeux émergent : l'un est lié à l'existence même de l'espace public tandis que l'autre interroge les conditions de conception d'une urbanité verticale. La conclusion invite à prolonger la réflexion : ce qui relève du bâti hybride semble éloigner le projet de « ville-tour » de la figure intenable du condensateur social promue par ses romans.

The representations of the city in the literature constitute the field in which these works are inscribed. The analysis focuses on two novels of science fiction: *High-Rise* by J. G. Ballard (1930-2009), english novelist, and *The World Inside* by R. Silverberg (1935-), american author of science fiction. In both cases, political anticipation dominates. The construction of the story rests on a narrative device involving a social and urban order of verticality, producing a world, a society, a city, a mode of dwelling, all dominated by vertical principles. In the 1970s, the history of the Western world experienced a moment of rupture. The modern relationship of society to this world has inflected. Change affects urbanism and architecture as much as, for example, science fiction, which now makes the reality of the moment its main source of inspiration. At the same time, the construction of towers is experiencing a new episode of its history which has started in the beginning of the 20th century. This paper aims at deciphering the mechanisms inherent to this vertical territorial organizations by promoting the idea of “ville-tour”. Hence, it is possible to glimpse in the imaginary world that these stories promote, the possibility of a prospective of the vertical city. Methodologically, the geocritical approach is mobilized. After examining the foundations of the “ville-tour” and the changes to which it leads, the paper invites us to situate the contribution of fiction to a prospective study mainly in the disturbances that these fictions reveal. Two issues emerge: one is linked to the very reality of public space while the other questions the conditions of conception of a vertical urbanity. The conclusion invites us to extend the research: what belongs to the hybrid buildings seems to hold at a distance the “ville-tour” project's of the untenable figure from the social condenser finally promoted by these novels.

INDEX

Mots-clés : verticalité, tour, « ville-tour », prospective, science-fiction, littérature, représentations, Robert Silverberg, James Graham Ballard

Keywords : verticality, high rise building, “ville-tour”, prospective, science fiction, literature, social representations, Robert Silverberg, James Graham Ballard

AUTEUR

LAURENT VIALA

École Nationale Supérieure d'Architecture de Montpellier (ENSAM)

Laboratoire Innovation Formes Architecture Milieux (LIFAM)

lviala@montpellier.archi.fr